

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro .. . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

à la ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut quelquefois n'être pas "vrai sans blague" — BOIS L'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

VŒUX ACCOMPLIS.

ROMAN CANADIEN.

(SUITE.)

Ils allaient donc se marier le mardi ; et le lundi dans l'après midi, monsieur et madame Mainfroy s'étaient rendus avec leurs fils chez Madame Blondeau qui les attendaient avec Virginie et Louise et quelques amis pour signer les contrats. Tous les articles avaient été rédigés d'avance ; madame Blondeau faisait une belle dot à chacune de ses filles, et monsieur Mainfroy, se réservant pour lui et sa femme une pension viagère, transportait tous ses biens à Victor et Léon. Les parents et amis présents s'extasiaient en voyant tant de générosité des deux côtés, et au milieu des félicitations adressées de toutes parts aux futurs époux, le notaire commença la lecture d'un des contrats, car ils étaient identiques, avec la différence des prénoms des époux. Victor saisissait la plume pour signer le premier, quand un cavalier arrivant au galop, appela, (le capitaine) Mainfroy.

Par un mouvement involontaire, Victor laissant tomber la plume, s'élança à la fenêtre et l'ouvrit précipitamment. Le cavalier lui remit une lettre du gouverneur. Il la lut d'un coup d'œil et la passa à Léon ; un soupir comprimé s'échappa de ses lèvres, et sa main saisit machinalement le pommeau de son épée. L'assemblée gardait un profond silence, et Léon jeta avec impatience la lettre sur la table, en disant au notaire : c'est une nouvelle clause à ajouter au contrat.

Faites en la lecture avant que nous signions. Sa voix était un peu émue. Louise se rapprocha de lui, et Virginie saisit le bras de Victor en tremblant. — Qu'est-ce tout cela, dit monsieur Mainfroy.

— Vous allez le savoir dit le notaire. Et il lut la lettre que Victor venait de recevoir.

« Au capitaine Victor Mainfroy.

Le gouvernement de Sa Majesté requiert vos services ; en conséquence vous vous tiendrez prêt à partir demain à midi, pour vous rendre à Saint Jean et recevoir les instructions de monsieur de St Luc, demandant des Sauvages. Vous voudrez bien communiquer le

même ordre au capitaine Léon Mainfroy. Sa Majesté se plaît à reconnaître votre mérite, et vous à choisi ainsi que le capitaine Léon Mainfroy pour commander chacun un détachement de Sauvages, et vous ne manquerez pas de justifier le choix de Sa Majesté par votre dévouement et votre activité.

GUY CARLTON.

Madame Blondeau resta stupéfaite ; c'est bien, dit monsieur Mainfroy au notaire, nous signerons le contrat une autre fois. — Nous ne marierons pas demain, dit Virginie. — Pourquoi non, dit Louise, rien n'empêche, puisque Léon ne part qu'à midi. C'est vrai, dit Léon nous nous marierons de bonne heure, et puis nous partirons après déjeuner, et la cérémonie sera faite pour quand nous reviendrons. — Je le veux bien, dit Victor, à la condition que Virginie ne portera pas mon deuil, si je suis tué. — En attendant ce dernier mot, Virginie et Louise fondirent en larmes, et tout ce qu'il y avait de fatalité dans le retard apporté une seconde fois à leur mariage, au moment où il allait être conclu se présenta à leur imagination. Une tristesse sombre s'empara de toutes l'assemblée, les deux militaires eux-mêmes furent effrayés de leur destinées, et ils cherchaient en vain des paroles consolantes pour calmer les angoisses de leurs fiancées. Monsieur Mainfroy se remit bientôt. Allons, allons, mes petites, dit-il vos capitaines reviendront colonels, c'est assez pleurer ; tout le monde n'est pas tué à la guerre, je l'ai faite pendant vingt ans, sans jamais attraper une égratignure. La campagne ne sera pas longue ; ah ! si vous voulez être les épouses de deux militaires, il ne faut pas pleurer quand ils partent pour la guerre. C'est leur métier ; vous étiez plus sage madame Mainfroy, vous ne pleuriez pas quand je partais, aussi est-ce que je ne suis pas toujours revenu sain et sauf des pays hauts ; que diable, capitaine ! ... c'est un capitaine, il faut qu'il parte quand l'ordre arrive, et faut que sa femme lui passe elle-même son épée, sans cela il ne doit pas l'aimer. — Louise essaya ses larmes, et embrassa monsieur Mainfroy. Mais je ne pleurerai pas ! Léon tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas Léon ? et j'attendrai que tu sois de retour pour nous marier. — Léon se releva fièrement en lançant un regard indésirable à Louise, et lui

serra la main. Il ne dit pas un mot, mais il frappa de son épée contre le bras de Victor, et les deux capitaines se préparèrent à sortir afin de dissiper leur émotions au grand air. Virginie et Louise se dirent quelques mots à l'oreille ; et comme leurs fiancés sortaient, Virginie leur dit vous viendrez nous dire adieu demain, avant de partir. Nous irons ensemble à l'église de Bonsecours, pour nous marier ? demanda Victor. Non non, dit Louise c'est pour autre chose, à revoir, demain à six heures.

Le lendemain, dès dix heures un bateau chargé des bagages de l'armée était amarré à la côte derrière l'église Bonsecours et attendait des passagers qui ne devaient s'y embarquer qu'à midi. Un soldat faisait sentinelle auprès ; et là une foule de curieux passaient et repassaient afin de voir le départ et reconnaître les officiers qui se rendaient à l'armée. La cloche de Bonsecours tintait l'appel de la messe, et bien des personnes y entraient, attirés par la dévotion et pour assister à une cérémonie religieuse inusitée dans cette église à pareille heure. Au milieu du recueillement les deux capitaines Mainfroy, en grande tenue, et donnant le bras chacun à leurs fiancées, s'avancèrent jusques aux balustrades. Madame Blondeau seule les accompagnait. Ils s'agenouillèrent tous sur les marches du chœur, et se mirent à prier. Les assistants s'attendaient à voir célébrer un double mariage. Cependant avaient pu remarquer que les deux jeunes filles ne portaient pas cette figure gaie et cet air de contentement qu'on attribue volontiers à celles qui se rendent à l'autel nuptial. Quelques larmes dérobées avaient paru dans leurs yeux et des soupirs étouffés leur échappaient par intervalles. Leur costume n'était pas non plus celui des mariées ; point de voile blanc, point de couronne de fleurs d'orange sur la tête ; toute leur toilette était sévère, presque sombre, et elles n'avaient pour toute parure qu'un bouquet de pensées attachées à leurs ceintures. Ni Victor, ni Léon n'avaient rien rebattu de leur fierté ordinaires, ou de leur air martial, temps que tendre lorsqu'ils tournaient les yeux vers leurs amantes. Mais une pensée grave semblait le dominer, et Léon surtout presque à chaque instant lançait sur sa Louise des re-

gards inspirés comme par l'enthousiasme et l'admiration ; tous quatre interrompaient quelquefois leur prière pour se dire quelques mots à l'oreille, échanger un coup d'œil d'amour ou de regret, et tous rentraient dans le recueillement. Enfin le prêtre parut, escorté de deux servants, et commença une messe basse, et la continua sans interruption jusqu'à la fin. Les assistants qui croyaient assister à un mariage, ne savaient que penser ; cependant chacun se dit bientôt que les capitaines Mainfroy ne se marieraient pas ce jour là, en ne voyant pas paraître leur père ni aucun membre de la famille ; et quelque vieilles filles, répandues dans l'église et allant d'un banc à l'autre, chuchotaient entre elles d'un air moqueur que les demoiselles Blondeau feraient mieux de chercher d'autres maris, au lieu d'attendre les deux militaires, qui les mèneraient jusqu'à la fin du monde sans les épouser jamais. Il faut convenir que le mariage deux fois interrompu des deux jeunes filles prêtait assez à ces propos jaloux, et justifiaient presque l'opinion qu'on allait se former sur le compte des deux jeunes capitaines, qu'on appelait pour la première fois des (infidèles.) Pour eux et leurs fiancées, ils attendaient dévotement la fin de la messe, et malgré qu'il y eût dans toute l'église un mouvement inusité à leur occasion, ils ne s'en occupaient où ne faisaient pas semblant de s'en apercevoir.

La messe dite, le prêtre s'avança vers les balustrades, et lut quelques prières. Pour lors, Victor et Virginie, Léon et Louise montèrent les marches du chœur, et s'agenouillant auprès des balustrades, ils répondirent aux prières que récitait le prêtre. Louise ouvrit son livre de messe et en tira une feuille de papier qu'elle lut à basse voix, mais assez fort pour être entendue de Léon et du prêtre ; elle passa ensuite la même feuille à Virginie qui la lut également à voix basse. Le prêtre, donna aux deux jeunes filles le crucifix à baiser, et se retira lentement vers le fond du chœur, en récitant des psaumes auxquels répondaient les servants.

Grand nombre d'assistants, mus par la curiosité s'étaient avancés vers les balustrades et s'étaient placés tout auprès des quatre personnes qui prenaient part à la cérémonie.

A CONTINUER.